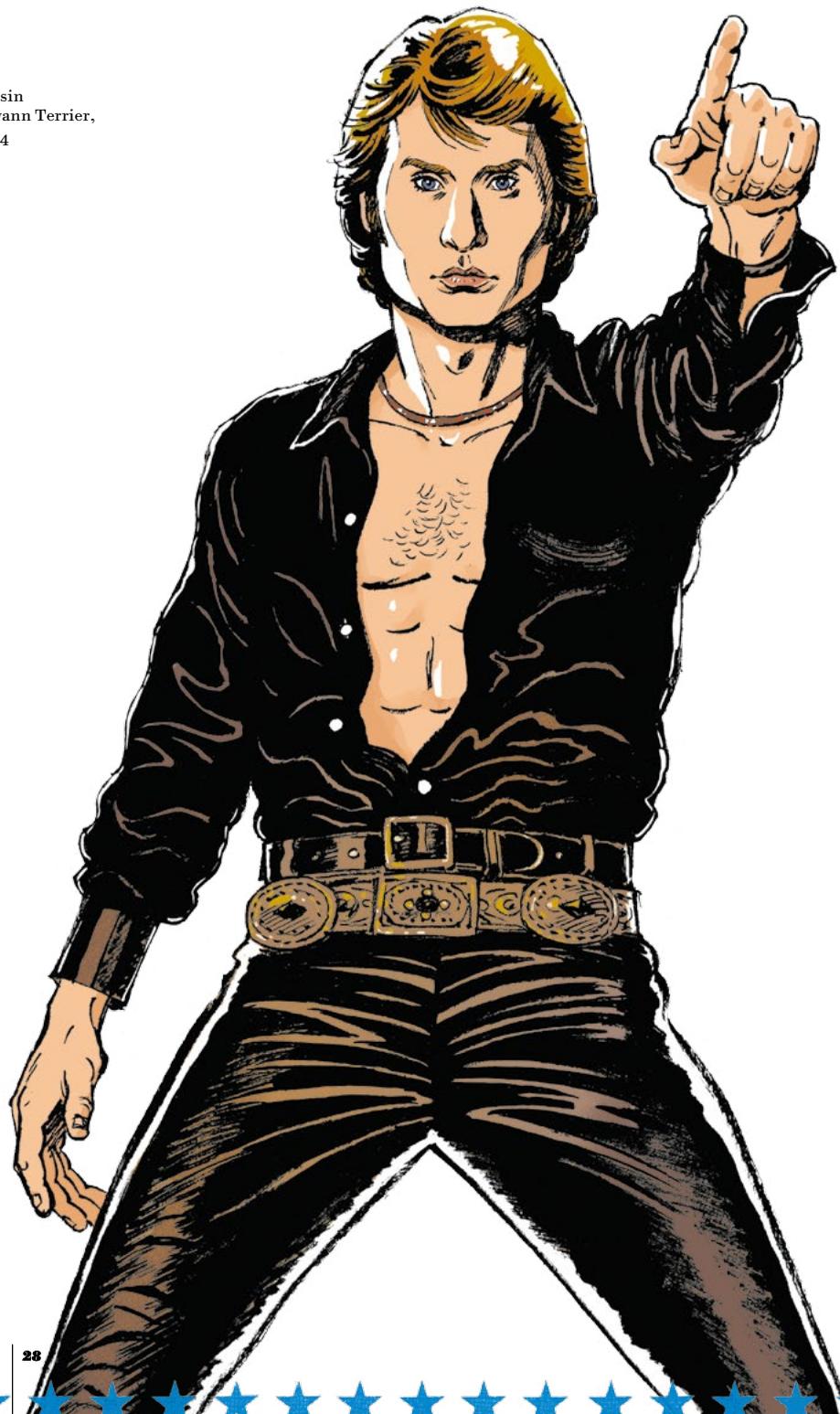




Les
Schnocks
parlent
aux
Schnocks

Johnny Hallyday



« *Jamais je ne serai vieux* »

Mai 1969. Alors qu'il s'apprête à fêter ses 26 ans, Johnny Hallyday sort son douzième album en huit ans. C'est sur ce *long play* sans titre véritable (de nos jours, on l'appelle *Rivière... ouvre ton lit*) et sans morceau faiblard, son plus abouti jusque-là, qu'il clame le « *Jamais je ne serai vieux* » qui se retrouve en une de ce cinquantième *Schnock*. La chanson contenant cette promesse un brin bravache ? L'avant-dernière de l'album, « Je n'ai besoin de personne ». Les paroles – dans lesquelles ce solitaire en demande perpétuelle de compagnie prétend pouvoir se passer de tout – sont écrites par son vieux complice Long Chris. Et la musique, fournie par deux éminents membres de son « orchestre » franco-british, le guitariste Micky Jones et le batteur Tommy Brown.

Cette fois-ci, la bande ramène de l'Olympic Sound Studio de Londres, cher aux Stones et à Led Zep, les bases d'un album de rock particulièrement heavy. Ce chef-d'œuvre d'un psychédéisme grand public et testostéroné marque un tournant dans sa carrière. En le sortant, Johnny fait une croix sur ses années « Salut les copains » tout en préparant la suite. Il rappelle qu'il sait très bien s'entourer. Que l'air du temps, il s'y connaît. Et qu'il peut, à l'occasion, faire mieux que les Anglo-Saxons...

C'est à ce Johnny-là que nous rendons hommage dans ces pages 100 % Hallyday. Car si l'on met de côté l'image caricaturale (celle des voyelles malaxées, des peccadilles pipole...), il nous reste la superstar rock. En renouant avec ses premières amours dans les années 2010, il semble avoir appliqué le fameux conseil de Maurice Chevalier (« *Petit, soigne ton entrée, soigne ta sortie, et entre les deux, tu te démerdes et tu chantes.* ») à l'ensemble de sa vie. Et ses derniers concerts donnés avec les Vieilles Canailles seront parmi les plus émouvants. Avec un Johnny âgé de 74 ans et se sachant condamné, classieux, en voix, toujours capable d'électrifier son public... Tout sauf vieux.

Laurence Rémila

JOHNNY

« Les gens qui sourient tout le temps ont l'air con »



PAR SERGE LOUPIEN

C'est une somme majeure non seulement sur Johnny, mais sur la musique en général que cette « Dernière idole » qui se transmet désormais dans la plus grande discrétion, car non rééditée depuis 1984. Sa force réside dans le fait que l'auteur Serge Loupien, alors journaliste à *Libération*, semble penser contre lui-même et découvre en même temps qu'il écrit des vertus insoupçonnées à Johnny, alors dans une passe professionnelle et privée compliquée. Nous avons extrait de l'ensemble un passage plus spécialement consacré à la jeunesse musicale du monstre qui nous a paru être la meilleure façon d'entamer ce numéro exceptionnel.

À vous, Serge...

C'était en 1982. Croisé à un concert d'Eddy Mitchell au Palais des Sports, Gill Paquet, responsable des « relations publiques », mais également ami de longue date de Johnny Hallyday, nous avait proposé de rencontrer celui-ci, peu avant qu'il ne se prépare à investir la même scène pendant deux mois puis, comme le voulait la tradition, à partir en tournée.

La proposition était à la fois gonflée (dans sa grande majorité, l'entourage du chanteur appréhendait un traquenard voire une exécution en règle de la part de *Libé*) et intéressée. À l'époque, en effet, Johnny Hallyday traversait une mauvaise passe. Sur le plan physique (problèmes de hanche, d'hygiène de vie), commercial (ses derniers disques ne s'étaient pas très bien vendus) et même créatif. Une de ses dernières chansons, « La Caisse », traduisait d'ailleurs à la perfection son état d'esprit du moment : « T'es comme une caisse qui s'traîne à 80 de moyenne / Sur une autoroute tout droit, tu vois donc pas qu'tu t'noies ». Là, on frôle carrément le sacrilège.

Pourtant, en souvenir du tsunami qu'avait constitué, pour tous les baby-boomers, la découverte à la télévision, le 18 avril 1960, de cet adolescent de 16 ans interprétant « Laisse les filles », et surtout parce qu'on lui devra quatre ans plus tard le meilleur disque de rock'n'roll jamais enregistré en France par un Français : *Les Rocks les plus terribles*, notre réponse avait été un oui massif, unanime et spontané.

Agnès Varda, de retour de Los Angeles, disait de son ami Jim Morrison : « Quand il entre dans une pièce tout se fige, les conversations s'interrompent net. » C'est un peu ce qui s'est passé dans le bureau de Gill Paquet lorsque, en jean, tee-shirt, chaussures blanches et veste de cuir noir, Johnny a débarqué presque ponctuellement, tasse de café à la main, allure féline et sourire radieux. De fait, on ne saura jamais qui était le plus impressionné.

On ne saura jamais non plus le rôle qu'a joué cet entretien dans la nouvelle orientation qu'a prise peu après la carrière de Johnny Hallyday, sous l'influence de Nathalie Baye (collaborations avec Jean-Luc Godard, Michel Berger, Jean-Jacques Goldman, Étienne Roda-Gil, etc.). Mais de multiples retours ont démontré qu'à la découverte des propos qu'il tenait, nombre de lecteurs ont révisé l'opinion peu amène qu'ils en avaient jusque-là.

À l'époque de vos débuts, le modèle d'Eddy Mitchell, c'était Gene Vincent; et le tien, c'était Presley?

J'en avais trois : Elvis, Gene Vincent, et surtout Eddie Cochran. Et l'idole d'Eddy n'était pas Gene Vincent, mais plutôt Bill Haley.

Bill Haley?!

Il a toujours été fan de Bill Haley ! Tu lui demandes n'importe quel titre, il te le chante immédiatement. Moi, je n'ai jamais été très fan.

Ta découverte de Presley, c'était quoi?

Le film *Loving You*. Avec « Hot Dog ». (*Il chante*) J'aimais surtout quand il était sur scène et qu'il sonnait un peu rockabilly.

L'époque Sun!... Et Chuck Berry, dans tout ça?

C'est le compositeur qui a été le plus chanté par tout le monde. Les Beatles, les Stones, Presley même ! Je crois que la chanson, au monde, qui a été le plus souvent chantée, c'est...

« Johnny B. Goode ». (Ils chantent)

Certainement. C'est vraiment LE standard.

Tu disais que tu préférerais les disques Sun, de Presley, à sa période Las Vegas. Tu penses que c'est inéluctable, chez un chanteur de rock, cette lente dégradation ?

Je ne crois pas que ce soit une dégradation par rapport au public. Que ce soit Presley, Eddy ou moi, on ne peut pas toute notre vie chanter « Blue Suede Shoes ». Et puis, on a fait le tour du rock existant. Je crois aussi que le public fait partie de la marche à suivre. Quand on me fait le coup de « il-a-trahi-le-rock », j'ai l'impression d'être un vieux combattant qui vit sur ses souvenirs. Un chanteur doit pouvoir tout chanter. Quand j'enregistre, c'est vrai que ce n'est pas que du rock. Je fais aussi des chansons grand public, enfin, pour tous les publics. Mais il y a une chose qu'on ne peut pas me reprocher : dans mes disques, j'ai toujours mis du rock. En essayant de trouver des titres neufs, ce qui n'est pas facile parce que ça fait partie d'une époque révolue. J'essaie de rester fidèle à cette musique que j'aime.

« Mais il y a une chose qu'on ne peut pas me reprocher : dans mes disques, j'ai toujours mis du rock. »

Au fond, le rock, c'est plutôt un feeling ?

Oui. Les Platters, par exemple, considérés comme un groupe de rock, étaient beaucoup plus un groupe grand public. Pour moi, le rock est un style qui peut inclure pas mal de choses. C'est une attitude. Tu chantes une chanson lente normalement, mettons, ce n'est pas du rock. Si, derrière, un mec se met à faire « cling-cling-cling » au piano, on dit : « Tiens, c'est à tendance rock'n'roll ! » Tu vois, ça ne veut rien dire. C'est ça, les plus belles chansons de Cochran ou de Presley. « You Are My Special Angel », par exemple, était considéré comme dans la ligne. Donc, c'est assez vague.

Avec le recul, il se dégage une image de toi à la James Dean ou à la Presley, c'est-à-dire celle d'un héros mélancolique, plutôt triste...

J'ai toujours trouvé que les gens contents de tout, qui sourient tout le temps, ont l'air con. (*Rires*) Rien ne m'horripile plus, le matin, quand je me lève, que de rencontrer quelqu'un qui vient me dire : « Ah, moi, je suis en pleine forme ! » Oh là là, les gens contents de leur sort ! Tout va bien, ils ont toujours le sourire... Je ne sais pas, c'est pas ça.

« Rien ne m'horripile plus, le matin, quand je me lève, que de rencontrer quelqu'un qui vient me dire : "Ah, moi, je suis en pleine forme !" »

Et dans tes chansons aussi, c'est le côté romantique qui domine.

C'est beaucoup plus facile d'exprimer du sentiment, quand tu joues la comédie. Il y a plus de choses à faire ressentir sur le malheur, la tristesse, la rancœur... Je ne me vois pas en train de chanter : « *Tout va très bien, je suis content, bonjour, les p'tits oiseaux !* » Trenet le fait très bien, moi, je ne peux pas. Chez Bécaud, ce que je trouve formidable, c'est « Et maintenant ». Certainement pas « Il fait des bonds - il fait des bonds » !...

On a souvent fait le parallèle entre ta carrière et celle de Vince Taylor. En opposant son image noire à ton image extrêmement lumineuse...

C'est venu de plusieurs choses. Barclay voulait m'avoir dans sa maison de disques. J'ai signé chez Philips. Alors, il a pris la rage, je ne sais pas, il a absolument voulu lancer quelqu'un contre moi. En plus, Vince était un très bon copain. On sortait ensemble tous les soirs. À l'époque où il a fait l'Olympia en vedette, j'allais le voir toutes les nuits. D'ailleurs, son batteur Bobbie Clarke est venu jouer avec moi pendant quatre ans. La presse nous a opposés, mais, dans la vie, nous nous sommes toujours bien entendus. Je lui ai même piqué des plans ! (*Rires*)

« Presley, c'est un autre genre de drogue : pilules pour dormir, pilules pour se réveiller, pilules pour bouffer, pilules pour arrêter de bouffer... »

Est-ce que tu as vu Presley ?

Oui, mais à une mauvaise époque. L'année qui a précédé sa mort. Quand le présentateur a annoncé « *Voici M. Elvis Presley !...* », j'ai eu le frisson. Mais au bout d'une chanson, j'ai commencé à le détailler un peu. Il faisait bien 120 kilos. Ce qui m'a déçu, c'est qu'il a chanté quatre rocks en pot-pourri. Même pas en entier. Il a fait une heure de chansons lentes et quatre minutes de pot-pourri de rock'n'roll, c'est tout. Seulement, c'était à Las Vegas, et il n'y avait que des gens de 50 ans dans la salle. Il avait adapté son tour de chant.

Vince Taylor, la star qui a dégringolé dans le ruisseau ; ou Elvis Presley, le roi qui s'est aussi écrabouillé à sa manière : est-ce que ce ne sont pas des images d'un possible échec, total, qui t'ont toujours hanté ?

C'est la drogue dans les deux cas. Vince Taylor, il a pris un coup d'acide de trop et il s'est retrouvé dans une maison de

fous. Presley, c'est un autre genre de drogue : pilules pour dormir, pilules pour se réveiller, pilules pour bouffer, pilules pour arrêter de bouffer... Il paraît qu'à l'autopsie, on a trouvé un nombre incalculable de mélanges chimiques dans son estomac : de quoi tuer un bœuf. Il devait être très costaud pour pouvoir tenir avec tout ça... Tous ceux qui sont tombés dans la déchéance se sont tous plus ou moins drogués. Attention ; je ne veux pas dire de conneries du genre : « *Ne prenez pas de drogues et gna-gna-gna !* » Moi aussi, j'en ai pris. Un peu de tout, de la coke, etc. Mais je n'ai jamais touché ni à l'acide ni à l'héro. Il faut savoir s'arrêter.

Un qui tient bien le choc, c'est Jerry Lee Lewis, non ?

Oui, mais il a fait aussi quelques navets. Lui, c'est la country, avec les violons derrière. Je l'ai vu sur scène, il y a cinq ans, dans son élément : un bar. Un genre de truc où il n'y avait que des chapeaux de cow-boy. Il a fait son numéro avec un piano bastringue, c'était assez formidable ! Deux gonzesses, avec des espèces de choucroutes sur la tête, ont commencé à se crêper le chignon pour lui, c'était pas mal. Après, il a renversé le piano et il a crié : « *Le Tueur a frappé !* » Il a un grain, lui aussi. Et puis, côté gougoutte, il descend pas mal. Je l'ai vu siffler une bouteille de cognac, oh là là ! Il a toujours son verre sur le piano. Sur les pieds du piano, il y a des espèces de ressorts qu'il fait bouger avec sa jambe. C'est bien foutu parce qu'on croit vraiment que le piano va se casser. Il a aussi plein de bagues, et quand il voit que les gonzesses commencent à se rapprocher un peu, il les enlève pour les donner à son secrétaire.

« Si on cherche absolument à rester comme on était il y a vingt-cinq ans, on devient ridicule. Genre gros bébé qui n'a pas vieilli. »

Des bagues ?

Oui, une grosse à chaque doigt. Le secrétaire a une espèce de petit sac en cuir, il les met dedans, il ferme et il s'en va avec... C'est très marrant.

Par rapport à ça, quelle serait la façon idéale de passer le cap, de vieillir sans déchoir ?

Surtout de faire ce qu'on a envie de faire. Ne jamais se forcer. Si on cherche absolument à rester comme on était il y a vingt-cinq ans, on devient ridicule. Genre gros bébé qui n'a pas vieilli. Et si on essaie un virage chanteur de charme, comme Iglesias, mettons, c'est ridicule aussi. Le mieux, c'est de laisser les choses suivre leur cours naturel.